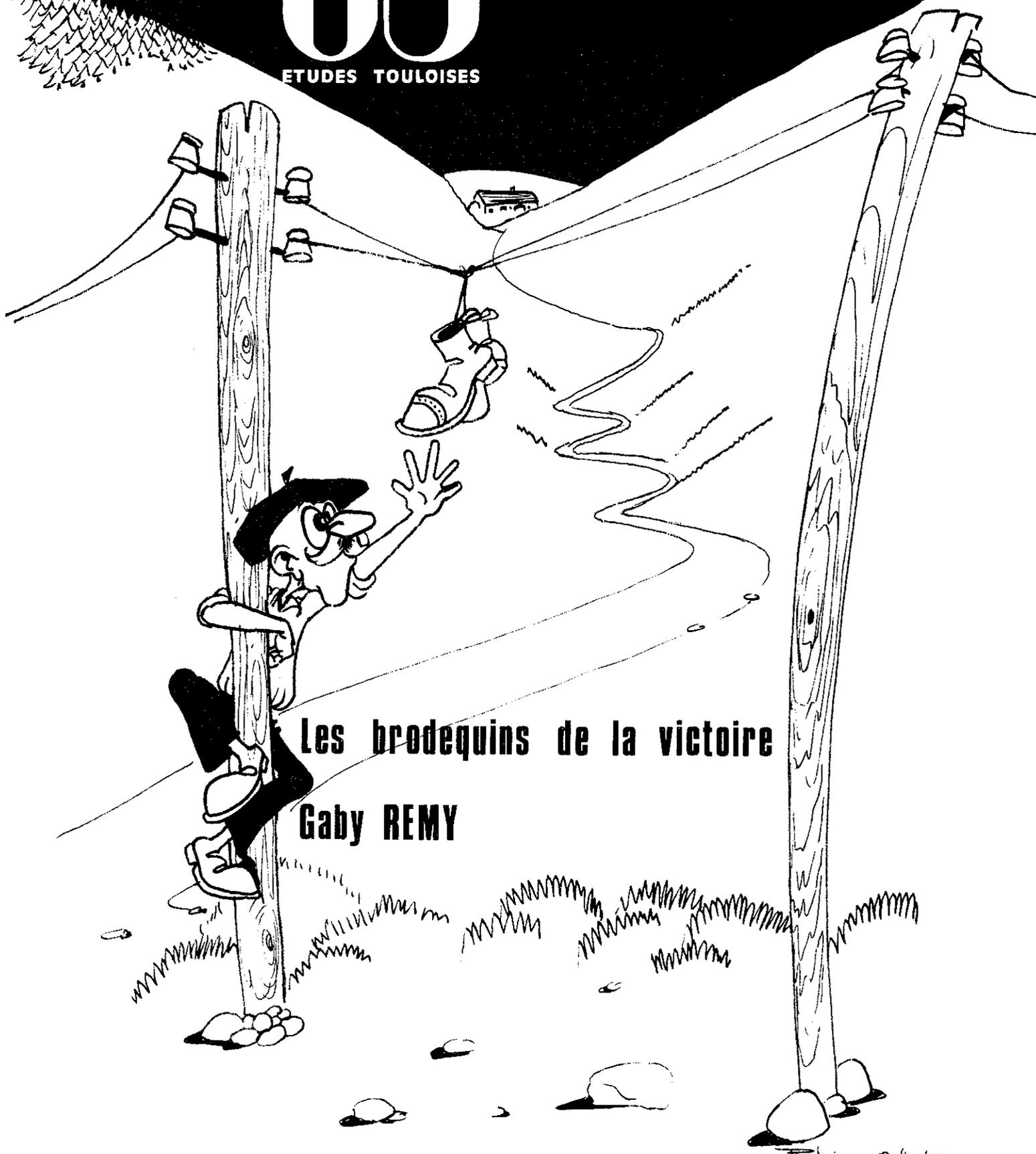




PRIX MOSELLY 1977

ETUDES TOULOISES



Les brodequins de la victoire

Gaby REMY

Philippe Odete

PRIX MOSELLY



Photo R. Thevenon

Je suis né à La Bresse dans les Hautes-Vosges, au pied du Col du Brabant. Le chant de la Moselotte a bercé mon enfance.

Ma mère, Jeanne, est née à La Bresse en 1904, le 14 août 1904, si vous aimez les précisions. Elle était déjà orpheline quand la Grande Guerre assombrît ses dix étés et que la mort, « ce moissonneur qui ne fait jamais la sieste », faucha la jeunesse du pays. Je n'ai donc jamais connu mes grands-parents maternels, l'Emile Arnould et la Justine Claudel, les Djidji, pour les différencier de tous les Arnould et de toutes les Claudel de la vallée. Je n'ai jamais embrassé mon père, né à La Bresse le 30 novembre 1900, jour de la Saint-André. Ma grand-mère maternelle, Amélie Tisserand, une Bitisse du Chajoux, a guidé mes premiers pas pendant que son homme, Laurent Remy, le Laulent, travaillait comme sagard à la scierie communale. Il y est mort au travail. Ma marraine, Marie, sœur de ma mère, travailla de l'aube au couchant, penchée sur la terre ingrate qui la recouvre aujourd'hui. Elle repose aux côtés du Louis qui mourut comme il avait vécu, en menuisier charpentier, le meilleur de La Bresse, personne à ce sujet n'osera me contredire.

Tous les miens, nés au pays y dorment aujourd'hui en paix sous les lourdes dalles taillées dans le granit bleu des Vosges. Tous les miens, depuis 1768, date figurant sur les dernières archives compulsées n'ayant pu, faute de temps, remonter davantage le contre-courant des siècles. Pour la petite histoire on trouve des Remy et des Arnould parmi les personnes imposables inscrites sur les registres de la commune en 1559. Remy Laurent mourut de froid le mercredi 23 novembre 1661 au pied d'une roche, qui depuis porte le nom lugubre de « Roche d'Angoisse ». Dix vaches périrent dans l'incendie qui détruisit la ferme de Nicolas Remy, ce vendredi 9 février 1674, Remy Sébastien, en 1754, est accusé — à tort — d'avoir pêché sans permis dans la Moselotte. Sept Remy furent maires de La Bresse avant la Révolution de Nicolas en 1679 à Jean-Claude en 1782, et le premier magistrat installé par le Consulat le 9 Prairial de l'An X fut de nouveau un Remy, Joseph de son prénom. Une stèle, en granit du pays, dressée sur la place principale de mon village natal rappelle à la postérité que c'est ici que naquit un autre Joseph Remy, laissé hélas sans descendant, et qui se rendit célèbre en inventant le procédé d'alevinage artificiel des truites.

Mais à quoi bon citer tous ces noms, d'ailleurs pourquoi tous ces propos ?

Tout simplement, parce qu'avant de faire valoir ses droits, il faut remplir ses devoirs. Beaucoup l'oublie aujourd'hui. Mes aïeux ont noirci de leurs noms les registres d'état-civil de la paroisse, puis de la commune. Mes ancêtres ont payé. Nés aux champs, morts aux champs, quelques-uns au Champ d'Honneur, ils ont teint de leur sang la bannière de cette ancienne république qu'était la Bresse enfouie sous les neiges d'antan.

J'estime donc avoir le droit de parler de mon pays, de cette magnifique vallée en Y, comme cet autre Y qui termine mon nom patronymique, couleur de « Gueules sur Champ d'Argent », du Blason de mon village, figurant la jonction du Chajoux et de Vologne pour former la Moselotte, l'Ebresse en patois local, d'où vient le nom si joli et si poétique de La Bresse. J'ai le devoir de vanter le courage des habitants, travaillant la terre des versants de cette vallée.



*Dans toutes les librairies
et chez l'auteur, 48 rue de la Côte — 54000 NANCY*

Les brôdequins de la Victoire

Ce matin-là, Titin, le plus vieux facteur du pays, partit en tournée avec pour tout courrier à distribuer quatre lettres dont trois pour le Centre, inscrites dans l'ordre sur son bordereau, une pour la Café Simon, une grosse enveloppe pour l'épicier tenant les « Bleus », un envoi taxé destiné à la Jeanne de l'Auberge du Moulin-Neuf, enfin une franchise militaire pour son cousin dont la ferme au four ventru dominait le Droit à deux heures de marche du village. Ce n'était pas lui, Titin, qui irait se plaindre de ne pas avoir trop de courrier aujourd'hui.

Il faisait beau, presque chaud, en ce printemps 1918, et si sa jambe engourdie ne lui permettait pas de marcher trop vite, il allait néanmoins de maison en maison d'un bon pas de facteur, sans plus.

Il assurait une tournée agréable, la desserte de trois rues du Centre et des fermes situées au Droit, là où la neige fond le plus rapidement. C'était l'ancien receveur, un bon postier celui-là, qui avait intercédé auprès d'un "haut-placé" dans l'Administration d'Epinal, pour que son facteur obtînt ce quartier privilégié de distribution, eu égard à la blessure qu'il s'était faite à la jambe gauche en travaillant à la scierie communale. Depuis dix ans déjà, il avait abandonné, un peu à regret, le métier pénible de sagard, pour celui de facteur rural, mais il travaillait au grand air et cela seul comptait.

C'est en pensant à ses souvenirs — que faire en tournée à moins que l'on ne pense, — c'est en songeant à la chance qu'il avait d'être facteur, auxiliaire rural peut-être, mais facteur quand même, qu'il abandonna la route nationale pour commencer à gravir les sentiers serpentant autour des prés exposés aux bons et chauds rayons du premier soleil. Et sans peine, à ce rythme lent, calculé, qu'il s'était imposé au cours des ans, il atteignit peu avant midi la ferme de Félicien Tanasse, un Juste Cyrille Jean Minique, marié à une fille

Camille Djacques Boichtiè qu'il avait ramenée de Gérardmer après l'avoir causée pendant qu'il faisait son temps dans les Chasseurs.

Titin n'eut pas à pénétrer dans la fraîcheur de la ferme, Félicien s'affairait dans le petit potager et se porta lentement à la rencontre du facteur.

— *Eco vö*, Cicien..?

— *Eco vö*, Titin.

Eco vö, en patois vosgien signifie : certes, encore vous, mais en fait, ce terme veut tout simplement dire : « Bonjour ». Eh oui ! c'était encore lui ! Dans les Hautes-Vosges, on ne se salue pas d'un bonjour laconique. Pourquoi diable, dire bonjour ? Vous avez perdu une vache ou votre femme, votre fille est malade, le gamin est presque enterré dans une tranchée au Bois-le-Prêtre, et il faut dire bonjour, alors qu'en plus il pleut et que les foins ou les regains ne sont pas rentrés ! Quelle hypocrisie. On se salue alors par une phrase qu'on veut de circonstance et si possible gentille.

— *Eco vö*, Léon. Tu fais ton bois, ce n'est pas trop dur ?

— Tu rentres tes choux, Zidore ?

— Tu couvres tes salades, Mélie, fais vite, il va geler !

— *Eco vö*, Cicien. Ce qui veut dire en fait, encore vous, brave Félicien, vous êtes là, bien vivant devant moi, bien campé sur vos bonnes jambes. Que Dieu vous garde ainsi le plus longtemps possible pour que demain je puisse de nouveau vous dire :

— *Eco vö*, c'est toujours vous et je suis toujours là.

Donc Titin avait salué son cousin, le Félicien, un montagnard rude à la tâche, mi-paysan, mi-bûcheron, à l'âme simple nichée dans un corps forgé dans le roc du pays. Travaillant de l'aube au couchant, il compensait ainsi le départ de ses deux fils, se battant l'un en Argonne, l'autre aux Dardanelles.

— Une lettre de ton gamin, Cicien, ça vient d'Orient.

— C'est de not' Charles. Qu'est-ce qu'il nous veut bien la fois-là ?

— Tu veux que je te lise ce qu'il écrit.

— Je veux bien, j'ai les mains sales.

Quel euphémisme pour avouer "je n'aime pas lire ou ne sais", mais sans attendre la réponse de Félicien, Titin avait décacheté l'enveloppe, déplié le papier jauni et lentement, en chantonnant, un peu à la façon du garde-champêtre mais avec une pointe de doctrinal, de plus instruit, il avait fait la lecture à son cousin qui, le menton appuyé sur l'arrondi du manche de sa bêche, écoutait, rêvait ; peu importe ce que disait le facteur, si le gamin écrivait, c'est qu'il était en vie et cela seul comptait. Soudain il prêta une oreille plus attentive en entendant : "Je profite de cette lettre pour te signaler que je n'ai plus mes bonnes chaussures, elles sont trouées et les cailloux me font mal les pieds les deux quand je marche. Il faudrait que tu m'envoies ma bonne et neuve nouvelle paire, le plus rapidement possible, celle qui "

- C'est comment le plus rapide ? coupa Félicien sans vouloir s'intéresser davantage à la correspondance de son fils. Qu'est-ce qui va le plus vite pour envoyer des chaussures là-bas ?
- Le plus rapide, le plus rapide, je ne sais pas, dit Titin en se grattant la tête et en soulevant par intermittence son vieux képi tout fripé. Le postier m'a dit que le télégraphe posé au pays faisait gagner du temps pour annoncer les morts plus vite, faudrait voir avec lui. Je puis lui demander, si tu veux, je puis
- Ce n'est pas la peine, Titin, merci. Je le verrai moi-même.

Et Félicien prit des mains du facteur la lettre que ce dernier enroulait machinalement entre ses doigts, et comme l'Angélus de midi égrenait dans le lointain ses douze coups, il planta sa bêche en terre et lentement se dirigea vers la ferme.

- A la soupe, dit-il au facteur en guise d'adieu.
- A la soupe, répondit Titin qui ne prit nullement ombrage du fait que le fermier ne l'avait pas invité à se rafraîchir avant la descente au village.
- Bah ! Il est ému, c'est normal.

Quoique susceptible, le facteur n'était pas rancunier ; c'est ainsi qu'un esprit simple trouve une raison aux mille détails de la vie quotidienne.

Peu avant trois heures, vêtu de sa veste délavée, son béret masquant sa calvitie naissante, les poignets serrant les bretelles de son sac à dos, Félicien se rendit au village. Les "gens-des-hauts" le virent descendre à grands pas les "courtes", ces sentiers coupant les prés et les essarts communaux ; le charretier le croisa, pressé, sur le chemin de la Roche du Chas-



telat et les "gros-du-village" le virent traverser la place, sans même s'arrêter au café, et se diriger vers le bureau de poste. Il poussa la lourde porte vitrée. Personne n'attendait devant l'unique guichet derrière lequel le père Villemain, penché sur un registre comptait à haute voix. Le postier releva la tête, souleva ses lunettes :

— *Eco vö*, Cicien, c'est toi que v'là.

— *Eco vö*, Monsieur le Receveur, c'est bien moi, répondit Félicien en se découvrant.
Je vous dérange dans vos grosses écritures.

— Du tout, Cicien, du tout. Ça va chez toi, et ton gamin ? Toujours aux Dardanelles ?

Si le postier demandait au fermier des nouvelles de son fils, engagé sur le front d'Orient, ce n'était ni par politesse, ni par curiosité. Il est toujours délicat en temps de guerre de s'inquiéter de la santé et de la vie d'autrui. Mais aujourd'hui, le maître de poste n'avait pas été sans apercevoir, le matin même une lettre en provenance d'un Secteur Postal, couverte de cachets apposés par la censure militaire. Il avait remis en main propre le pli au facteur desservant la ferme du Droit, et la venue de Félicien ne laissait donc présumer aucune mauvaise nouvelle en cette période troublée de l'année. Le postier engageait tout simplement la conversation et montrait sa sympathie au montagnard par une phrase de circonstance. Demandez des nouvelles à Félicien, c'était le saluer en lui parlant de ce qui lui était le plus cher au cœur, et pour provoquer une réponse que son interlocuteur, peu bavard, tardait à lui donner, il ajouta, l'air bonasse et interrogatif :

— Ça se bat, là-bas ?

— Vous en avez de bonnes, vous. Pour sûr que ça se bat, la fois-là, répliqua Félicien piqué au vif. Les Dardanelles, ce n'est pas Verdun, ni le Vieil-Armand mais ce n'est pas parce qu'il n'est pas encore tué que not'Charles ne se bat pas. Tié.

Le Turc, c'est quand même un Turc, ça-z-est fort aussi un Turc, peut-être pas autant qu'un Boche, mais ça-z-est fort quand même un turc, et à la guerre dangereux comme un Prussien ou un Bavaois.

— Ne te fâche pas, Cicien, je ne disais pas cela pour te faire de la peine, je voulais dire qu'aux Dardanelles, il paraît, — c'est Mimile Dgioges Tanlalan qui l'a écrit à son père, — il paraît qu'il n'y a pas de tranchées, ni de boue, ni de pluie, ni de neige...

— Pas de neige, mais il y fait chaud, vinra de vinra, coupa Félicien soudain emporté, quand il fait chaud et qu'il faut marcher, on sue, on se fatigue et allez donc savoir

s'il vaut mieux se reposer l'arme au pied dans les tranchées ou faire des lieues et des lieues en plein soleil, sans manger ni boire.... tié... et avec les jambes qui vous font mal. Le gamin me l'a écrit ce matin et justement c'est pour cela que je viens vous voir. Il me demande que je lui envoie sa bonne et neuve paire de chaussures, mais il la voudrait le plus vite possible. J'ai demandé à votre facteur quel était le moyen le plus rapide pour envoyer quelque chose aux soldats et il m'a dit que c'était le télégraphe. C'est grâce à cette invention que le fils Camille Juste Laurent qu'est marié avec la fille Djioda Tien Babatte de l'Envers, a su la naissance de ses triplés. Sa femme attendait, quand il a été mobilisé et comme il se faisait du mauvais sang là-bas, elle a préféré donner plus de sous pour le rassurer et surtout le faire démobiliser plus vite.

— Je sais, Félicien, je sais, Félicien, mais....

— Vous allez me dire ça-z-est cher, le télégraphe ? Mais j'ai pensé avec la Louise, comme nous avons autorisé le gouvernement à repiquer des poteaux télégraphiques au bas de notre pré, dans la meilleure herbe, pour la ligne qui va de Belfort à Gérardmer, j'ai pensé que l'Etat qui est riche pourrait me faire envoyer ça gratuitement au gamin, par votre télégraphe.

Et Félicien sortit de son sac à dos une paire de brodequins, au cuir repoussé brun, aux semelles épaisses, enduites d'une pellicule de graisse rose dont l'odeur surette ne valait certes pas le parfum délicat des brimbelles du pays ni celui plus subtil du miel de mousse et de fougères. Le paysan poussa délicatement les chaussures sous le guichet devant le postier ahuri.

— Les siennes de là-bas, sont usées de partout, continua Félicien. Elles prennent l'eau et l'air. Mais ça, c'est sa meilleure paire qu'il gardait pour aller au bois. Il ne les a jamais mises et... il y a le compte de clous, c'est mon beau-frère, Henri, le cordonnier qui les a "plantés", rapport aux règlements dans l'armée. Ce sont les brodequins de la victoire, ce qu'il a dit.

Quand le mystère est trop impressionnant, on n'ose y résister. Le postier prit les chaussures aux lacets desquelles était attaché un carton blanc découpé dans une vieille boîte et sur lequel une main naïve avait griffonné une adresse suivie d'un numéro de Bureau Postal Militaire.

- C'est ma dernière gamine qui a recopié au propre l'adresse du fiston. Elle est à l'école chez Mademoiselle Angèle qui a dit qu'on en fera une femme de no-taire, tellement elle est maligne, reprit Félicien en se redressant.

Le postier s'était assis sur sa vieille chaise de bois. Il s'épongea le front, consulta des documents, se leva, ouvrit un casier, en sortit un registre, revint au guichet, examina les chaussures, les yeux rivés sur les clous qui scintillaient dans la pénombre. Il ferma son registre et lentement, à regret, poussa sous le guichet grillagé la paire de brodequins vers Félicien qui suivait tous les faits et gestes du chef de poste.

- C'est impossible, impossible, tu entends Cicien. Le télégraphe est réservé aux messages urgents et non aux marchandises. Tes godasses sont trop grosses, même neuves elles ne passeraient pas à travers les fils...
- Même en payant ?
- Même en payant.
- Même avec ça ?

Et Félicien sortit de son sac une bouteille d'eau de vie sur laquelle on pouvait lire "Véritable Framboise du Couchta du Bâs-1914". Il se baissa de nouveau et posa sur le guichet une serviette de lin aux carreaux rouges et blancs. Une tête ensanglantée avait taché le tissu et deux pattes poilues dépassaient...

- Pour vous et votre femme. Ma meilleure goutte, notre plus gros lapin. On voulait en tuer une moitié dimanche, je vous donne tout, mais il faut faire partir par votre télégraphe les godasses du gamin.

Le postier écrasa une larme. Les règlements sont stupides et n'ont pas droit de cité ni dans le cœur, ni dans l'âme.

- C'est impossible, Cicien, impossible, impossible.

Le montagnard, lentement, reprit ses chaussures. Il les déposa délicatement au fond du sac, plaça la bouteille d'alcool blottie contre le lapin, lança le sac sur son dos et soudain vieilli de dix ans, sortit. Il traversa la place sans se retourner. Les rares passants le virent s'engouffrer au café du Commerce. A travers les vitres on pouvait le voir gesticuler, brandir le poing pendant qu'on devinait sur ses lèvres des paroles de désespoir mais sans haine aucune.

Il faisait presque nuit quand il atteignit le bas de son pré. Il enjamba les pierres formant clôture et buta aussitôt contre un poteau, un poteau télégraphique qui broutait la

meilleure de son herbe. Il jura et donna un coup de pied dans le bois noirci par le goudron. Il leva ses yeux vers le ciel étoilé, les fils avaient vibré.

— Vinra de vinra, rugit-il, elles partiront quand même mes godasses....

Il posa son sac à terre, courut vers la grange proche, en revint avec une échelle qu'il appliqua contre le poteau, gravit les premiers échelons et encouragé s'enhardit. Arrivé à hauteur des fils, il y plaça les brodequins qui se mirent lentement à glisser et s'immobilisèrent tandis que les fils se rapprochaient du sol.

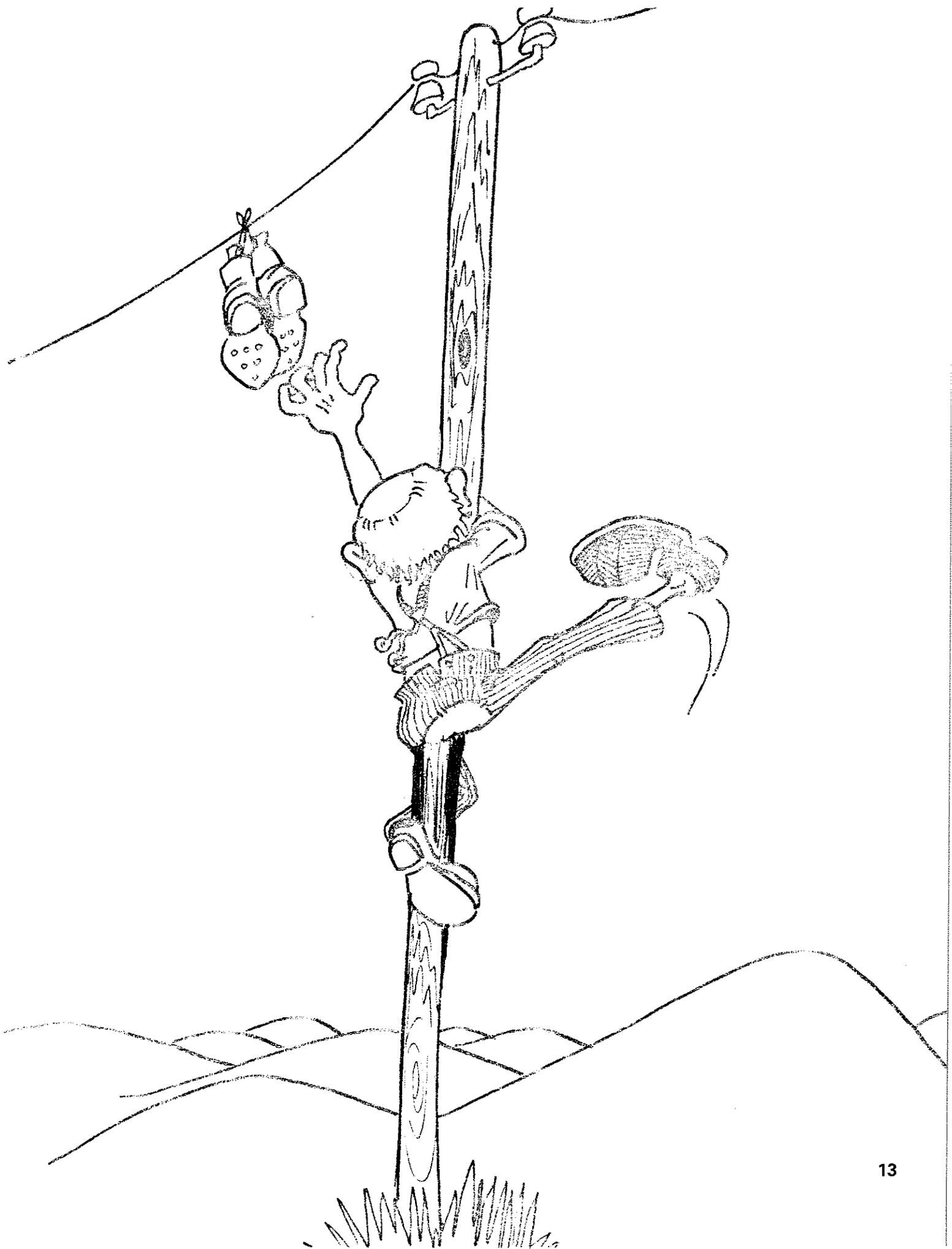
— Quand un message partira de la poste, les godasses partiront avec. Et gratuitement, sans ma goutte, sans notre lapin, c'est bien fait.

Il rapporta l'échelle à l'intérieur de la grande, jeta son sac allégé sur ses épaules et posément, le cœur léger, regagna sa ferme.

Jules Pierré, ce soir-là avait été jeter de l'eau bénite sur le corps d'un de ses conscrits. En longeant le pré de Félicien, il fut soudain intrigué par un objet insolite qui pendait aux fils télégraphiques. Il s'approcha et n'eut aucune peine pour atteindre les chaus-sures. Il les décrocha, les retourna, vérifia que personne ne l'avait vu, les cacha sous sa blouse et descendit au village sans chercher à savoir si sa découverte était un larcin ou une bonne aubaine.

Félicien, quant à lui, ne dormait pas. Il se tourna et se retourna dans son lit et sur les coups de onze heures, la lune filtrant ses rayons à travers les volets de la chambre, il se leva et sans réveiller la Louise, descendit prendre l'air frais de la nuit. Il s'arrêta sur le seuil de sa porte et machinalement regarda en direction de son pré éclairé par ce magnifique clair de lune, il se frotta les yeux ; il lui sembla que les chaussures n'étaient plus là. Il enfila son pantalon, chaussa des sabots à la hâte et se dirigea vers le bas de son pré. Il se rendit vite à l'évidence, les brodequins n'étaient plus là. Il remonta le pré jusqu'au second poteau, puis au troisième, enjamba la muraille séparant son domaine de celui du voisin. De godasses sur les fils, point. Elles étaient bien acheminées par le bon télégraphe. Il ne chercha pas à comprendre davantage, regagna sa ferme, songea pour la forme à réveiller la Louise, se ravisa et s'endormit profondément.

A la même heure, Jules Pierré essayait les chaussures fournies par le destin. Il avait entendu au village l'histoire de Félicien, — tout se sait au pays, et vite — et il avait com-



pris qu'il s'agissait des fameux brodequins qui allaient enfin forcer les Dardanelles. Les chaussures donc lui allaient à merveille, souples, solides, de bonnes chaussures quoi ! Il se coucha joyeux, mais ne réussit point à s'endormir. Est-ce les premiers effets du rêve, est-ce une idée subite, il se leva, prit sa plus vieille paire de godasses, griffonna l'adresse de Félicien sur un carton attaché aux lacets, et à pas feutrés, en se cachant derrière les arbres se dirigea vers le pré de son voisin. Son premier soin fut de constituer un talus avec les pierres de la clôture. Il s'approcha ainsi des fils, y plaça la vieille paire de chaussures, remit les moellons à leur place et satisfait, s'en fut se recoucher.

Le lendemain fut une journée inoubliable pour Félicien. Il se leva heureux, mais l'œil rivé sur le bas du pré, crut que son bonheur de la veille n'était qu'un rêve. Les chaussures étaient toujours là. L'âme en peine, il s'approcha de la ligne télégraphique mais son cœur battit de plus en plus vite, ce n'était pas la même paire de chaussures. Il n'eut aucune peine à décrocher les brodequins, les retourna, crut reconnaître sur l'étiquette, l'écriture de son fils. Il ferma les yeux, imagina son gamin, là-bas en Orient, en tête de la compagnie, boutant le Turc et le Magyar, forçant enfin les Dardanelles, courant vers la victoire.

— Vinra de vinra ! Ça marche vite et bien leur télégraphe, non seulement les brodequins neufs sont arrivés en bon port, mais not' Charles a profité de l'occasion — ah ! le bon gamin ! — pour me faire savoir qu'il est encore en vie, me remercier en nous renvoyant sa vieille paire. Quelle belle invention !

